



# Le Reporter

Le journal des étudiants et des étudiantes aux certificats de rédaction et de journalisme de la Faculté de l'éducation permanente de l'U. de M.

Année 2, Numéro 7

Avril 2001

## L'ONU fait le trottoir

GWENDALL HAMEURY

Sur le plan international, on observe actuellement un mouvement grandissant d'opposition à la politique de sanctions américaines à l'encontre de l'Irak. Selon Phyllis Bennis, chercheuse à l'*Institute for Policy Studies* de Washington et invitée au colloque « Irak, prendre la pleine mesure de la guerre et des sanctions », ces sanctions font mourir, chaque mois, près de 4 000 enfants irakiens. Les services essentiels de santé et d'éducation sont dans un état déplorable, l'Irak est exsangue et certains n'hésitent pas à parler de génocide. Pourtant, les Nations Unies n'interviennent pas...

Le 12 mai 1996, Madeleine Allbright, alors ambassadrice des États-Unis à l'ONU, expliquait à la télévision américaine que pour se débarrasser de Saddam Hussein, cet embargo et la vie d'un demi-million d'enfants « en valait la peine ». Mais les dirigeants irakiens sont toujours en place. Les sanctions n'ont touché que la population civile et n'ont pas eu les conséquences politiques escomptées. Les États-Unis refusent de lever l'embargo. Est-ce à dire que les Américains décident quand bon leur semble si les droits humains doivent être respectés? Madame Bennis en est convaincue.

### ÉTATS-UNIS ET ONU

« L'ONU est utilisée et abusée par les États-Unis », explique Bennis, également auteure de *How Washington dominates today's UN*. Cette institution créée pour garantir la paix n'a servi, selon elle, qu'à maintenir la domination des vainqueurs de la dernière guerre. À la chute du bloc soviétique, le monde est devenu unipolaire et les États-Unis, en utilisant « une politique de menaces et de pots de vin », ont pris le contrôle des Nations Unies.

« Si vous voulez convaincre le monde entier que vous êtes une superpuissance, il vous faut une guerre, explique la chercheuse. L'invasion du Koweït par l'armée irakienne a fourni aux Américains un prétexte pour intervenir militairement et justifier leur

statut d'unique superpuissance ». Il y avait pourtant une solution politique à ce problème, mais il fallait aux Américains une victoire éclatante.

Cette intervention au Koweït a été négociée avec la Chine et la Russie au sein même du siège des Nations Unies. « Seuls Cuba et le Yémen ont voté contre cette résolution. Et ils en ont payé le prix, car actuellement, on ne peut pas aller à l'encontre de la politique américaine sans risquer des sanctions », ajoute-t-elle. Mais l'Irak n'était pas le premier pays à envahir son voisin depuis l'avènement des États-Unis comme superpuissance. Le Maroc dans le Sahara occidental, Israël au Liban ou encore la Turquie à Chypre l'avaient fait précédemment. Et on remarquera que les États-Unis n'ont pas trouvé nécessaire, à l'époque, d'intervenir pour régler ces conflits.

### L'EXPANSIONNISME AMÉRICAIN

La guerre du Golfe était donc préméditée et visait à l'établissement d'une politique expansionniste américaine au Moyen-Orient. Selon Madame Bennis, cette politique se basait sur trois points : renforcer la position de leur allié israélien au Moyen-Orient, « pacifier » la région et enfin, prendre le contrôle sur le pétrole. On sait que le contrôle de « l'or noir » est un élément important dans l'évaluation de la puissance d'un pays. Un pays exportateur tel que l'Arabie Saoudite en tire de très gros bénéfices et, de facto, un statut de puissance régionale incontestée.

Mais le pétrole revêt également une importance capitale pour des puissances occidentales dépendantes des fluctuations du prix du baril. Les États-Unis, en intervenant au Koweït, ont mis un pied dans une région qui était traditionnellement sous influence européenne. Mais surtout, en prenant le contrôle de l'OPEP, ils ont montré au monde entier que désormais, ils étaient les « maîtres du monde ».

## Droit de cité



# La gauche de Landry

THIERRY LARIVIÈRE

La question à savoir si notre nouveau premier ministre, Bernard Landry, est véritablement un homme de gauche ne cesse de se poser depuis son intronisation. À telle enseigne que ce dernier a senti le besoin de se proclamer le nouveau sauveur des pauvres. Le résultat concret dans le premier budget de l'ère Landry n'est guère concluant. Les organismes communautaires sont unanimes à dénoncer le peu de sérieux des mesures pour contrer la pauvreté. On est très loin du revenu de citoyenneté avec seulement une trentaine de millions consacrés directement aux plus démunis. Alors, Landry est-il vraiment un homme de gauche?

Pourquoi ne pas se fier à ses propres paroles pour se faire une idée. Dans sa première entrevue en tant que premier ministre, le 12 mars dernier à l'émission le Midi-15 de la radio de Radio-Canada, monsieur Landry disait, en substance, croire au capitalisme et être proche des idées de Schumpeter. Dans la même entrevue, il déclarait qu'il faut moins d'État et mieux d'État. Qui est donc ce Joseph Alois Schumpeter et que doit-on comprendre de ces prises de positions de principes?

Schumpeter est un économiste né en Moravie en 1883 et mort en 1950. Il faisait partie de l'école de Vienne. Ses principales analyses portent sur le capitalisme et ses cycles de croissance et de décroissance. À son avis, l'évolution de l'économie capitaliste repose sur la notion de

progrès technique. Chaque innovation apporte une période de développement. Ainsi, une nouvelle technologie permet de faire une plus grande marge de profit et donc, de réinvestir davantage. Après quelques dizaines d'années, la concurrence devient plus vive sur le produit en question et la marge de profit diminue. La baisse des marges bénéficiaires entraîne alors une récession, car les investisseurs ne peuvent escompter sur d'aussi bons rendements et retirent leurs économies des entreprises pour les placer dans des valeurs plus sûres. Selon Schumpeter, le capitalisme est donc instable par nature. « Un type socialiste de société émergera inévitablement de la décomposition non moins évidente de la société capitaliste », affirme l'économiste.

Différentes possibilités d'interprétation subsistent si l'on maintient que Landry est près des idées de Schumpeter sur l'économie. Premier cas de figure : Landry est d'accord sur toute la ligne et on pourrait alors lui demander quand et comment il prévoit le passage au socialisme autogéré.

Deuxième cas : Landry est d'accord avec l'explication des cycles économiques qui reposent sur le progrès technique, mais pas sur le passage obligé au socialisme. C'est l'interprétation la plus probable étant donné qu'il dit croire au capitalisme. L'ancien ministre des finances pense sans doute que le Québec peut tirer son épingle du jeu en misant sur l'économie du savoir et sur les nouvelles techno-

logies (Cité du multimédia, Bombardier, Mosel Vitelic, la pharmaceutique, etc). Que l'on soit d'accord avec lui et que l'économie du Québec s'en tire, cela ne règle pas le problème de la pauvreté. De nombreuses années de croissance ne changent pas grand chose si la répartition de la richesse est trop inégale. Les riches peuvent s'enrichir et les pauvres peuvent s'appauvrir dans une même période de prospérité relative.

Landry se devrait donc d'expliquer comment il entend combattre son nouvel ennemi personnel, la pauvreté, autrement qu'en permettant l'éclosion d'entreprises profitables. Si Landry est de gauche, on peut certainement croire qu'on peut l'être davantage.

### *Le Comité de rédaction :*

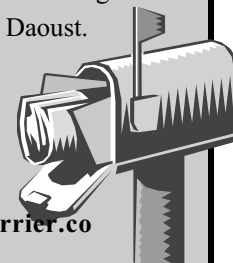
Marylène Têtu (coordonnatrice), Philippe Beauchemin, Thierry Larivière, Maxime Demers.

Info graphisme : Normand Bélisle.

Collaborateurs : Sophie Bélanger, Myriam Daoust, Gwendal Hameury, Marie-Andrée Mauger, Bertrand Vagnon.

Correctrices : Danielle Bourdages  
Myriam Daoust.

Écrivez-nous :  
[lereporter@moncourrier.co](mailto:lereporter@moncourrier.co)



# Guerre de demain : le pire est à venir

BERTRAND VAGNON

Prenant part au colloque organisé par le Réseau québécois pour la levée des sanctions contre l'Irak, en mars dernier, à l'Université de Montréal, le Père Jean-Marie Benjamin s'est alarmé de la situation de ce pays. L'embargo demeure synonyme de désastre humanitaire et le peuple irakien risque de souffrir encore longtemps. De faim, mais surtout de pollution radioactive.

L'auteur du livre *Irak : l'apocalypse* (1999) a consacré les trois dernières années de sa vie à enquêter en Irak sur les effets des bombardements et des sanctions sur la population civile. Son constat est sévère :

«On a une rage dans le cœur de voir ce qui se passe là-bas», dit-il. Il dénonce la désinformation dont sont victimes les opinions occidentales: «Vous ne pouvez pas imaginer le dixième de ce que vit la population», continue-t-il. La situation sanitaire est dramatique. «On soigne les enfants victimes de leucémie avec des plantes médicinales», affirme le père Benjamin. Durant son premier voyage en 1998, il a d'ailleurs constaté les conséquences de l'opération *Renard du Désert* : «J'ai vu ce que les États majors américains et britanniques appellent des frappes chirurgicales, j'ai vu l'impact de leurs missiles *intelligents* sur des hôpitaux déjà démunis de tout», lance-t-il à la cinquantaine de participants présents.

Le fonctionnaire international - il travaille pour le compte de l'Unicef - pense que la question essentielle du dossier irakien, c'est l'utilisation de l'uranium appauvri (UA) dans les bombardements de la coalition, et

maintenant des forces anglo-américaines : «L'usage de l'uranium dans les projectiles alliés pour percer les blindages irakiens était un scandale en 1991 mais, encore aujourd'hui, les États-Unis persèverent dans cette voie, alors que des études publiées ont prouvé la dangerosité de cet armement».

Sur quelles données fondent-elles leur analyse? Sur une vidéocassette tournée par le Pentagone, destinée au commandement militaire en Irak pendant la guerre. Elle présente les armes contenant de l'UA et les moyens de se protéger des particules radioactives dégagées. Le père Benjamin rappelle l'exemple de l'unité du sergent US, Carol Picout : «Durant la campagne *Tempête du désert* en 1991, 17 soldats sous son commandement se sont trouvés à proximité d'un char américain touché par un obus. Une fumée blanchâtre se dégageait, avec des particules radioactives. À l'heure actuelle, cinq soldats sont morts, deux se sont suicidés et tous les autres ont développé des maladies».

Revenant d'un voyage en Irak, le Père Benjamin pense que la contamination radioactive va perdurer : «La population subit cette contamination. L'accroissement du taux annuel des malformations à la naissance est de 350 %. Le sud du pays reste le plus touché». À cet instant, il exhibe une dizaine de photos toutes plus terribles les unes que les autres : enfants ayant le cerveau en dehors de la tête, les yeux de côté. Aucun programme de décontamination n'est annoncé. Pourtant, l'Irak a reçu un million de projectiles à l'UA et le pays est parsemé de véhicules rouillant à fort degré de radioactivité.

Suite à la page





## Un casse-tête chinois

SOPHIE BÉLANGER

La visite d'Équipe Canada le mois dernier à Pékin a fait jaser. La presse a dénoncé la mollesse du premier ministre canadien qui n'a pas suffisamment abordé la question des droits humains avec son homologue chinois. Et la presse? Rapporte-t-elle les informations au bénéfice de ses lecteurs?

L'espace réservé à « l'international » dans la presse écrite est limité. Alors pourquoi bousiller les rares occasions qui se présentent? Les récents articles, tirés des quotidiens *Le Devoir*, *The Gazette* et *Globe & Mail* à la suite de la délégation des 600 politiciens canadiens en Chine, n'améliorent pas la vision étroite qu'ont les Québécois de la Chine.

### ZOOM SUR CHRÉTIEN

Évidemment, c'est le premier ministre Jean Chrétien qui a fait couler de l'encre. La presque totalité des articles recueillis critique les propos de Jean Chrétien en l'accusant de prendre la question des droits fondamentaux à la légère. Seul un article du *Globe & Mail* intitulé « The pitchman with a problem », publié le 10 février, présente quelques informations supplémentaires sur la visite d'Équipe Canada. Les huit articles mentionnent les droits de la personne, le conflit de la Chine avec le Népal et le courant de Falun Gong. Aucun journaliste ne s'est soucié d'expliquer aux citoyens les réalités méconnues qui nous différencient de ce



peuple oriental. Aucun journaliste n'a ciblé d'angle formateur : tous critiquent.

Les fonctions du journaliste sont de rapporter les événements au bénéfice de ceux qui n'ont pas pu y assister. Mais dans cette série d'articles publiés entre le 10 et le 18 février, aucun élément n'améliore la compréhension des Canadiens envers la Chine. Si les connaissances des lecteurs sont nébuleuses, elles sont vouées à le demeurer. Après la visite du premier ministre canadien – une occasion en or pour aborder un sujet international – il demeure impossible pour le lecteur de se façonner une opinion éclairée sur ce pays peuplé qui devrait préoccuper notre société.

Soucieuse, toute la couverture s'oriente autour du même angle d'approche : Chrétien aborde principalement des sujets économiques alors qu'il est en mission commerciale. Peut-on blâmer les dépêches de la *Presse canadienne* (PC) et de l'*Agence France Presse* (AFP) pour ce manque de diversité? Car, faute d'argent, ni *Le Devoir* ni *The Gazette* n'ont envoyé d'attachés de presse avec la délégation canadienne.

### L'ÉLOGE DE LA DIFFÉRENCE

Néanmoins, une touche quasi personnelle distingue les trois quotidiens. Le journal *Le Devoir* se démarque en publiant un billet à propos de

Suite à la page

# Let's go : Washington !

CHRISTIAN BLANCHARD

Toute personne doit suivre sa destinée. Ma destinée à moi, c'est ma dulcinée, et je l'ai suivie jusqu'à la capitale de l'actuel empire mondial, Washington DC. Les Américains ont beau être nos voisins, certains aspects de leur culture nous restent cachés aussi longtemps qu'on ne s'intègre pas à leur folie sociétariaire. En tant qu'étudiant au certificat de rédaction, il me fait plaisir de vous parler de quelques-unes des douces folies de Washington.

Venir à Washington pour y rester implique une recherche de logement laborieuse et démoralisante, surtout si vous tenez compte de la valeur du dollar canadien. Au départ, pour des raisons de sécurité, les gens vous déconseillent la partie est de la ville. Il vous sera donc possible, dans l'ouest, de trouver un logement à partager qui se situera entre 500 \$ et 800 \$ US. Mais si, pour vous, la co-location en tant que mode de vie est chose du passé, il vous faudra déboursier au minimum entre 1 000 \$ et 1 500 \$, toujours US, pour un 2 1 /2.

Qu'à cela ne tienne, habiter l'ouest de la ville ne comporte pas que des inconvénients. Ainsi, vous recevrez gratuitement le *Washington life*, joyau de la bourgeoisie washingtonienne. Après dix pleines pages de publicité (11 x 15, couleurs), vous pourrez finalement admirer l'étalage de photos noir & blanc, de mauvaise qualité, des gens riches et célèbres présents aux inaugurations et rencontres mondaines du mois. Vous connaîtrez également la *Social A list*, liste d'une soixantaine de personnes socialement *hot* allant du président Bush à James Wolfensohn, président de la Banque mondiale. Puis, vous pourrez conclure avec les potins immobiliers : qui a acheté quoi et où ? Allez-y voir par vous-même: [www.washingtonlife.com](http://www.washingtonlife.com)

Que vous soyez résident ou visiteur, Washington vous laisse visiter gratuitement la majorité de ses édifices publics tels le Capitole, la maison Blanche, les archives nationales ou le Musée de l'holocauste. Soyez toutefois prudents ! Si vous avez fait un pique-nique la veille, assurez-vous de ne pas avoir oublié le couteau à beurre dans votre sac. Vous devriez, dans ce cas, soit rebrousser chemin, soit déposer votre «arme» dans la boîte d'amnistie pour ne jamais la récupérer, soit aller camoufler ledit couteau à l'extérieur du bâtiment le temps de votre

visite. Vous l'aurez deviné, tous les établissements publics de Washington vous accueillent avec des détecteurs de métal. Le règlement stipule qu'aucune lame de trois pouces ou plus, aiguisée ou non, n'est admise à l'intérieur des édifices. Ces dispositifs visent également les armes à feu. En regard de la situation des dernières années dans les écoles américaines, vous trouverez peut-être rassurant de voir ces mesures de sécurité mises en place dans les établissements visités... surtout les jours de visites scolaires.

Vous apprendrez très certainement une multitude de choses en visitant les musées de Washington, mais il n'y a pas qu'en regardant les pièces de collection que l'on apprend. Vous pourrez ainsi observer que le personnel de sécurité de tous les musées est composé à 97 % de personnes noires. Ces gens sont ceux qui habitent l'est de la ville (la partie qu'on vous a déconseillée pour raison de sécurité). N'y a-t-il pas un paradoxe ? En fait, une très grande partie des employés du secteur tertiaire sont des gens de la communauté noire qui sont, de plus en plus, repoussés vers les banlieues en raison des prix du logement qui ne cessent de gonfler partout dans la capitale. Dans le flot de touristes, vous pouvez facilement perdre de vue cette réalité. Réalité qui vous rappelle qu'en matière d'accès à l'éducation et à l'emploi, la communauté noire est toujours en quête d'équité

Toujours est-il que vous sortirez du musée sain et sauf. Profitant de ce moment de quiétude, les Américains vous rappelleront que vous êtes bien au pays de la consommation, là où on s'ingénie à créer vos besoins, mais surtout là où l'on paye cher pour vous faire savoir que tel produit est le meilleur. Devant vous, toute de plexiglas vêtue, figure une pape-mobile ! L'intérieur, aménagé en pièce habitable (télé, frigo, causeuse), vous laisse admirer une dame très sérieuse qui fait la causette à son téléphone cellulaire. Vous la regardez et pensez tout de suite à Julia «butterfly» Hill qui a passé 738 jours dans son arbre pour sauver une forêt. Et cette femme, quelle est sa cause ? Vous contournez alors la pape-mobile et finissez par lire : «Cette personne est à l'abri mais, pour tous les autres, il y a *Allergybuster*». Sinon, Washington, même sous ses allures d'Empire romain, peut être très agréable.

# ZLEA : l'œil du cyclone

MARIE-ANDRÉE MAUGER

Au mois d'avril prochain, 34 chefs d'États du continent se rassembleront à Québec pour le troisième Sommet des Amériques. Cette rencontre vise à ratifier un accord de libre-échange élaboré dans le secret depuis 1994. Pour faire contre-poids, le Sommet des peuples des Amériques : 2 000 représentants d'organisations sociales qui se réuniront dans l'objectif d'élaborer des propositions alternatives pour démocratiser le processus de libre-échange. À l'image de l'ampleur de ce mouvement, des mesures de sécurité sans précédent au Canada sont mises en place. Conte romancé de ce mouvement d'opposition...

Du fond de la mine de cuivre de Chuquicamata, une centaine de mineurs chiliens se demandent ce que l'intégration économique avec les Amériques leur apportera. Les cultivateurs de café du Brésil, de la Colombie et du Guatemala se posent la même question. Ils regardent leurs voisins mexicains, au nord, qui «profitent» de l'Accord de libre-échange nord-américain (ALENA) depuis le début des années 1990, et sont sceptiques quant à ses bienfaits. Ils voient bien que les Mexicains ont beaucoup de travail, mais ils constatent aussi que leurs conditions de vie ne sont pas meilleures. Ils savent qu'un accord d'intégration économique beaucoup plus vaste, la Zone de libre-échange des Amériques (ZLEA), les englobera sous peu et ils ne se sentent guère rassurés.

«Les peuples savent que la misère est au rendez-vous, et les classes dirigeantes craignent les troubles sociaux, sinon une crise systémique. Les luttes sociales des pays andins sont déjà quasi pré-révolutionnaires, particulièrement en Colombie et en Équateur, tandis qu'elles semblent reprendre dans le cône sud, particulièrement en Argentine et en Uruguay. La ZLEA jeterait de l'huile sur le feu». Ces propos de Marc Bonhomme, membre de la direction du Parti de la démocratie socialiste, ne les sécurisent guère.

## UNE COMMUNAUTÉ DE SOCIÉTÉS DÉMOCRATIQUES?

Les prolétaires se demandent : «Mais pourquoi ?». Cette question, pourtant claire et directe, ne trouve pas d'écho auprès des dirigeants. Certains la reprennent en ajustant leur registre : «Quelle est la finalité de cet accord ?». La réponse, semble-t-il, va de soi : une direction inéluctable.

Ils continuent de s'informer. Ils découvrent que tout a officiellement commencé en décembre 1994, lors du premier Sommet des Amériques tenu à Miami, en Floride. C'est là qu'un partenariat pour le développement et la prospérité s'est organi-

sé. Dans la déclaration de principes du Sommet, ils restent bouche bée devant ce passage : «Pour la première fois dans l'histoire, les états américains constituent une communauté de sociétés démocratiques. Bien qu'ils se trouvent confrontés à des défis différents en ce qui concerne le développement, ils sont unis dans leur recherche de la prospérité par le biais de marchés ouverts, de l'intégration de l'hémisphère et du développement durable».

Ah... Ils se sentent à demi rassérénés, eux qui doutaient de faire partie d'une communauté démocratique. Ce n'est pas toujours d'une certitude absolue. Même les grands reconnaissent «qu'il y a encore du travail à faire pour compléter la transition vers la démocratie et qu'il reste toujours de sérieuses préoccupations en matière de droits de l'homme».

Et cette question : *pourquoi ?* Voilà la réponse : hémisphère. Puisqu'il y a de l'argent à faire avec les «petits» du Sud, les «grands» du Nord s'organisent pour créer une grande et belle association au nom de la prospérité «collective», concluent-ils.

## UN PROCESSUS DÉMOCRATIQUE?

Or, les mineurs et les cultivateurs ne sont pas d'accord. Ils veulent intervenir au sujet de la vie des citoyens, à tout le moins au chapitre de l'emploi et de l'environnement. Impossible. Les négociations sont faites par les chefs démocratiquement élus (ce qui permet l'exclusion de Cuba), et ainsi la voix du peuple serait entendue. Démocratie, toujours ce beau mot. Pourtant, ils ont bien lu dans la déclaration du Sommet que «la démocratie est fondée sur des élections libres et transparentes et qu'elle inclut le droit de tous les citoyens à participer au gouvernement». Alors ils insistent. Après tout, 1 500 hommes d'affaires regroupés dans le Forum des hommes d'affaires des Amériques ont bien eu voix auprès des négociateurs de la ZLEA. Toujours impossible de se faire entendre. Ils découvrent aussi que les «petits» ne sont pas les seuls exclus. Depuis Miami, les parlementaires parlent de déficit démocratique, car les assem-



blées provinciales, nationales et régionales ne sont pas représentées au Sommet des Amériques. Déprimés devant leur impuissance, les «petits» regardent de nouveau vers le nord, cette fois-ci au-delà de leurs voisins mexicains. Que découvrent-ils? Des «petits» parmi ceux qu'ils croyaient tous «grands» ! Il y aurait donc des exclus au Nord?

### SO-SO-SO... SOLIDARITÉ!

Trêve de silence. L'histoire du libre-échange connaîtra un revirement. En mai 1997, à l'occasion du forum populaire *Nossa América* à Belo Horizonte, au Brésil, les «petits» du Sud et du Nord s'unissent en vue de former un forum social et populaire à l'échelle des Amériques.

Ainsi, l'Alliance sociale continentale (ASC) regroupera les coalitions d'organisations syndicales, universitaires, communautaires, etc. Le Réseau québécois sur l'intégration continentale (RQIC) et la coalition canadienne *Common Frontiers* sont de la partie.

Voilà, la résistance s'organise. S'étant vu refuser le droit de participer au deuxième Sommet des Amériques (prévu à Santiago, Chili, au mois d'avril 1998) ainsi qu'aux réunions préparatoires, l'ASC organise son sommet, le Sommet des peuples des Amériques, qui se déroulera quasi en même temps que celui des chefs d'États. Si l'éducation, l'élimination

de la pauvreté et de la discrimination, la sauvegarde et le renforcement de la démocratie et des droits de la personne sont parmi les thèmes choisis, les coalitions de l'ASC savent pertinemment que l'enjeu central du Sommet des Amériques est la création de la ZLEA.

De leurs côtés, à l'initiative de l'Assemblée nationale du Québec, les parlementaires créent, en 1997, la Conférence parlementaire des Amériques (COPA) « afin de combattre le déficit démocratique face à la ZLÉA », de dire Jean-Pierre Charbonneau, président de l'Assemblée nationale du Québec. La COPA, qui regroupe 140 Parlements de 28 pays, veut engager les forces vives de la société civile dans la discussion. En fait, les « petits » se rendent compte assez vite qu'il n'y a que très peu de grands dans ce processus d'ouverture des marchés qui bouleversera pourtant la vie de 800 millions de per-

sonnes. Même si le Sommet des Amériques ne cesse de clamer son objectif de renforcer les démocraties, l'intégration économique demeure la trame du scénario.

D'ailleurs, le Canada ne se gêne pas pour dire dans ses communications qu'il « attache une grande importance à la création de la ZLEA parce qu'il la juge importante pour la prospérité économique et, par ricochet, pour le renforcement de la démocratie dans la région. » Et c'est justement pour veiller aux contrecoups de ce modèle d'intégration que les «petits» ont formé l'Alliance sociale continentale, afin qu'ils ne conduisent pas au renforcement des inégalités socio-économiques déjà très grandes dans les Amériques.

### CONTINUONS LE COMBAT!

Aujourd'hui, les «grands» n'ignorent plus que les «petits» veulent être entendus. Ils l'ont constaté au mois de décembre 1999, lors de la conférence ministérielle de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) à Seattle, et plus tard au mois d'avril 2000, à Washington, au moment de la réunion annuelle du Fonds monétaire international (FMI) et de la Banque mondiale quand des milliers de citoyens ont manifesté contre les positions néolibérales de ces organisations. Susan George, présidente de l'Observatoire de la mondialisation, à Paris, parle de la «jonction des forces de la société civile». Peut-être est-ce cette même jonction qui aura fait réagir les ministres des Affaires étrangères du continent qui s'étaient réunis à Windsor au mois de juin dernier, à l'occasion de l'assemblée générale de l'Organisation des États américains (OEA). En effet, ceux-ci ont convenu que «des initiatives destinées à renforcer les gouvernements démocratiques et une coopération accrue pour rendre les institutions plus transparentes dans leurs relations avec les citoyens seront mises en place». D'accord, les oubliés sont contents de ces belles paroles, mais ils exigent du concret.

En attendant, les chefs préparent de main de fer leur prochain Sommet à Québec : décret d'un vaste périmètre de sécurité clôturé (3,8 km), location de tous les hôtels et appartements disponibles (plus de 9,000 chambres), déploiement policier massif (5,000), etc. Paralysés par ces mesures, les «petits» s'acharnent néanmoins à préparer leur Sommet parallèle qui réunira tous les pays d'Amérique, donc Cuba. En y pensant bien, ils se disent que si les «grands» éprouvent autant d'appréhension à leur égard, c'est peut-être parce qu'ils sont plus puissants qu'ils ne le croyaient...



## Guerre de demain (suite de la page 3)

Certains pays, aux premiers rangs desquels on trouve la France et l'Italie, commencent à prendre conscience des effets dramatiques de cet armement. Par compassion pour le peuple irakien? Le Père Benjamin ne le croit pas : «Le tournant, c'est la guerre en Bosnie. Depuis, des soldats en contact avec des débris de ces projectiles sont victimes de leucémie. Dernièrement, durant la guerre en Serbie, une dose massive de missiles à l'UA a été déversée et ses effets ne s'arrêtent pas aux frontières. En Italie, une élévation de la radioactivité s'est fait sentir».

Des commissions parlementaires ont été créées pour mesurer les effets de ces frappes. Toutefois, une reconnaissance de la dangerosité de cette arme est peu probable. D'abord parce que cela forcerait les commandements alliés à reconnaître leurs responsabilités dans ce dossier, mais surtout parce que les gouvernements occidentaux ne sont pas disposés à indemniser leurs soldats... et encore moins le peuple irakien.

## Chine (suite de la page 4)

Lucien Bouchard qui arrive en Chine quelques jours après les autres chefs politiques. Camouflée derrière une nouvelle source, la même information est offerte par l'un des trois articles parus dans *The Gazette* : «PM hails China on rights», «Critic cities persuasive assault» et «Chrétien says he'll address human rights». On cite la Chef du NPD, Mme Alexa McDonough, qui exprime son mécontentement envers le comportement passif du premier ministre. *The Globe & Mail* remporte l'éloge de la différence avec son article de fond dans la section *Globe Focus*. Le duo de journalistes du Globe – un à Beijing et l'autre à Ottawa – évoque les relations du Canada avec la Chine qui se refroidiront peut-être à cause de l'arrivée du président Bush. Ils citent aussi les propos d'un expert financier qui avance que les échanges commerciaux du Canada et des États-Unis avec la Chine sont à la baisse.

Sans le truchement d'un attaché spécial, n'est-il pas possible pour les journalistes d'écrire sur le genre

de diplomatie et de respect que l'on doit faire preuve à l'étranger même si les idéologies diffèrent, sur la menace qu'une délégation démocratique représente en visite sur des terres communistes – et la notion du communisme – ou sur la philosophie des rapports sociopolitiques des pays orientaux? Ne serait-il pas opportun d'aborder les notions rattachées à d'anciens chefs de file chinois – comme Mao, Confucius et autres – qui ont transformé la Chine? N'est-il pas de l'intérêt public de mieux comprendre le danger réel à froisser une puissance mondiale qui détient un arsenal nucléaire?

Rien n'empêche de décrier les injustices sociales qui se produisent à l'étranger et de vouloir encourager le droit d'expression. Mais pour ce faire, il faut que ceux qui dénoncent quoi que ce soit remettent les réalités dans leur contexte. Les journalistes doivent expliquer de manière explicite et efficace ce qu'ils émettent. Il est inutile de blâmer un premier ministre pour dissimuler ignorance ou impuissance.



# L'Okoumé nouveau

MAXIME DEMERS

Jusqu'à maintenant, le parcours musical d'Okoumé a un petit quelque chose de « beatlesque » : un premier album honnête, peu innovateur mais ô combien accrocheur, qui permet au groupe de se mettre sur la carte; suivi d'un second, solide et particulièrement créatif, qui étonne par sa diversité et son penchant pour la recherche et l'expérimentation sonore. La différence est que les Fab Fours, eux, ont mis plusieurs vinyles pour pousser à bout l'évolution.

D'accord, la comparaison est un peu grosse. Mais avouons qu'il est tout de même surprenant, ce virage urbain entrepris par les cinq musiciens originaires des Îles-de-la-Madeleine et de la Gaspésie sur leur 2<sup>e</sup> album, *Plan B*. D'un folk-rock rétro à la Beau Dommage, Paul Piché et Zachary Richard, le groupe est passé à un rock moderne et éclaté qui flirte avec les Beck,

Radiohead et Fiona Apple. On en a applaudi la maturité, l'originalité, mais surtout l'audace de laisser de côté une recette gagnante (celle du premier compact, écoulé à plus de 150 000 exemplaires) pour quelque chose de nouveau et de complètement différent : « *Plan B*, c'était de proposer autre chose, confirme l'harmoniciste Éloi Painchaud. Le premier album a très bien fonctionné, mais on tenait à démontrer où on était rendu en montrant toute la palette de couleurs qu'on n'avait pas encore divulguée. »

Le changement peut en partie s'expliquer par l'exode ru-

ral effectué par les cinq musiciens peu après la sortie du premier disque il y a 4 ans, alors qu'ils quittaient leurs régions pour s'installer à Montréal : « C'est sûr qu'être à Montréal nous a confronté à plusieurs sortes d'idées, atteste le chanteur Jonathan Painchaud. En région, tu fais vite le tour des influences directes. Quand tu vis dans un village, tu connais tout le monde, toutes les faces; ça devient difficile de trouver des nouvelles façons de se ressourcer. Tandis qu'en ville, t'es confronté à toutes sortes de tendances, de styles et de cultures.



Mais il n'y a pas que ça. Il y a aussi le fait que les gars ont vieilli : « On a décidé de refaire du neuf pour avoir le plus possible un son et des textes qui représentent ce qu'on veut maintenant véhiculer et pas ce qu'on voulait véhiculer à 17 ans, continue Jonathan. Au moins 50 % de l'évolution d'Okoumé provient du fait qu'on a vieilli, mais aussi de ce qu'on a vécu

depuis qu'on a connu le succès, du fait qu'on sait maintenant comment fonctionne l'équipement de studio, du fait qu'on est aussi plus productif en répétition et de l'expérience acquise en spectacle. Parce que dans le fond, ces dernières années, on a probablement passé plus de temps sur la route qu'à Montréal... ».

Pour l'élaboration de *Plan B*, les membres du groupe ont d'abord travaillé chacun de leur bord, puis en duo et en trio, avant de se réunir toute la gang pour trouver un son

Suite à la page

## Okoumé (suite)

d'ensemble le plus uni et cohérent possible. Ce qui fait qu'en bout de ligne, le résultat final respecte bien l'idée de base d'Okoumé : « Il y avait des extrêmes, des trucs technos capotés, des ambiances flyées, mais on était tous d'accord qu'Okoumé devait demeurer un véhicule fiable, justifie Éloi. Il fallait garder un certain potentiel commercial sans toutefois tomber dans le cliché. Si bien qu'il y a dans l'album des moments où on est plus conservateur et d'autres où on est plus éclaté. L'idée n'était pas d'essayer de mystifier le monde à faire du bizarre pour dire qu'on était bizarre, mais plutôt de prouver qu'on était capable de changer. Ça sert à quoi d'être bizarre si tu rejoins personne? ».

En dépit de tout ce qui a pu s'impliquer dans le processus de création d'Okoumé, le facteur « public » y est toujours demeuré fondamental. Les cinq gars font de la musique pour se faire plaisir, mais aussi pour communiquer avec le monde : « Je pense que ce qui rejoint le monde avant tout, c'est la sincérité, peu importe dans quelle avenue musicale tu veux te diriger, souligne Éloi. *Plan B* est le dénominateur commun de ce qui faisait tripper les cinq et quand t'es prêt à le donner à quelqu'un sans arrière-pensée, les gens embarquent généralement. Plus on était sincère avec nous-même, plus c'était facile pour le public de nous suivre. Si tu joues un rôle de *fucké*, les gens n'y croient pas. ».

À la sortie de *Plan B*, plusieurs critiques ont changé leur discours sur Okoumé. Beaucoup d'entre eux qui ont jadis été durs, voire même méchants, ou qui les ont tout simplement ignorés à la sortie de leur premier disque, ont subitement changé leur fusil d'épaule pour crier au génie : « C'est évident que ça fait plaisir de voir « l'intelligentsia » de l'industrie nous reconnaître, analyse Éloi. Mais on a pris ça avec un grain de sel parce que ce ne sont pas eux qui nous font. Celui qui décide ce qui marche ou pas, en fin de compte, c'est le public. ».

« C'est vrai qu'on a peut-être pas réinventé la roue avec le premier album, de poursuivre Jonathan. Faute de temps, d'argent et d'expérience, on n'a pas pu aller exactement où on voulait. Mais, sur le coup, on n'a rien compris à la réaction des critiques. On se demandait si c'était nous qui étions dans le champ. C'est pas facile quand t'es jeune et que tu travailles fort, que tu mets toutes tes énergies pour obtenir ta place au soleil et qu'il y a des gens qui te disent que tu ne « fit » pas encore dans le moule. On aurait pu se décourager mais à la place, on s'est dit : "Tant pis, on va monter un bon show et on va aller chercher le monde comme ça parce qu'on est sincère." ». C'est ce qu'ils ont fait. Leur tournée « Où est-ce qu'on va prendre l'argent? » a attiré plus de 50 000 spectateurs d'un bout à l'autre de la province et le dit-album, lui, s'est écoulé à plus de 150 000 copies.

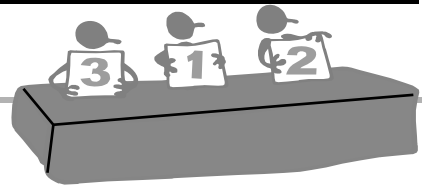
Et ça recommence! À peine la première tournée terminée et le second album lancé, les cinq complices se retrouvent déjà sur la route pour promener d'un bout à l'autre de la province leur nouveau spectacle. Un spectacle qui, disons-le, a dû essayer quelques critiques lors de la première au Club Soda en mars dernier. L'état de panique et d'épuisement ainsi que les nombreux conflits d'horaires vécus dans la semaine précédente ont fait en sorte que le groupe s'est présenté à la première sans avoir eu de générale. Pas grave, dès le lendemain on faisait les ajustements nécessaires : « On a changé quelques chansons de place, raccourci quelques interventions et enlevé une couple de jokes, et les deux derniers soirs se sont déroulés à merveille, assure Jonathan. Même plus encore. On avait retrouvé notre monde, notre ambiance de show. »

Pour vous joindre au comité de rédaction, écrivez-nous.

lereporter@moncourrier.com

Prochaine tombée : **Septembre 2001**

## Chronique Gérant d'estrades



# Un gros problème

MARYLÈNE TÊTU

**C**e mois-ci, ce n'est pas *un*, mais bien *une* gérante d'estrade qui vous entretiendra sur un sujet lié au monde sportif : l'obésité. Plusieurs d'entre-vous se demandent déjà : « Mais qu'est-ce qu'elle raconte avec son obésité??? ». C'est que l'excédent pondéral possède un lien direct avec l'exercice physique; alors voilà ma dernière plainte dans les pages de ce journal.

Lorsque j'étais petite – je le suis toujours, alors recommandons – ... Lorsque j'étais jeune, mes parents insistaient pour que je fasse du sport : tennis, natation, basketball, vélo, et ski. Tous les prétextes étaient bons pour que je fasse de l'activité physique. Ils m'appelaient affectueusement « petit paquet de nerfs » et lorsque cette partie de mon anatomie (les nerfs) fonctionnait à plein régime, mon père s'écriait : « Va jouer dehors! ». Pourquoi vous raconter cette étape de ma jeunesse? Parce que ceux qui travaillent auprès des jeunes d'aujourd'hui pourront comme moi constater que plusieurs d'entre eux sont des « pros » des jeux vidéo, mais le côté athlétique, c'est zéro.

Il vous suffit de traverser la frontière américaine pour constater que de nombreux jeunes souffrent d'embonpoint. En moins d'une décennie, le pourcentage d'enfants obèses a doublé. Désormais, aux États-Unis, c'est un enfant sur cinq qui a un excès de poids (chez les adultes, c'est un sur trois) et le problème se voit même chez certains bébés qui naissent obèses. Mais il n'y a pas que nos voisins du Sud qui sont aux prises avec « l'épidémie d'obésité » : les Québécois aussi prennent du poids (46,5 % pèsent plus que leur poids santé). Même les Asiatiques gonflent! En vingt

ans, la quantité de jeunes Japonais atteints d'embonpoint a augmenté de moitié.

Au banc des accusés : la télévision. Plus de 75 % des jeunes Américains passent deux heures par jour devant leur petit écran. Tandis que plus d'un quart d'entre eux regardent la « télé » au moins quatre heures quotidiennement. L'Internet aussi fait des victimes. Toutefois, la mauvaise alimentation remporte la palme face aux écrans. Friande de « fast food », la génération « XXL », surnommée ainsi pour les généreuses courbes de ses « membres », est un

club en pleine expansion. Si la mondialisation a fait pousser des

« McDo » dans des endroits encore vierges de mauvaise alimentation, il faut maintenant parler de « cocacolanisation » de la planète, car les boissons gazeuses sont en partie responsables de l'obésité.



Avec 1,1 milliard de gens souffrant d'un excédent pondéral (on compte le même nombre de personnes sous-alimentées), ils sont de plus en plus nombreux à rejoindre les rangs de groupes qui se battent pour leur droit d'être gros (National Association to Advance Fat Acceptance, Canadian Association for Size Acceptance). Ne soyons pas naïfs, l'obésité ne s'arrête pas à une question esthétique : elle nuit gravement à la santé. Crises cardiaques, diabète, hypertension, etc. Si la cigarette tue et qu'on identifie maintenant les conséquences du tabagisme sur les paquets de cigarettes, alors pourquoi ne pas indiquer sur divers aliments : « Attention. Votre canette de liqueur contient 7 cuillères de sucre. Votre prochain rendez-vous chez le dentiste risque de vous coûter cher! Votre culotte de cheval ou votre bedaine a de bonne chance de grossir! ».

La morale de cet article : profitez de l'été pour faire de l'activité physique!!!

## Laissez-moi écrire

# Souvenirs d'Égypte

MYRIAM DAoust



### PARTIE II :

#### AUX ENVIRONS DE LOUXOR

Au retour du temple, nous croisons une marche funèbre. Malgré la vitesse de notre « chariot de feu », le temps semble s'arrêter pour quelques instants. Dérivant dans la rue, famille et amis du défunt avancent têtes baissées, mais les mains de certains d'entre eux sont levées pour supporter la dépouille dormante allongée sur un lit volant. Tout autour, vêtues de noir, des femmes voilées sont, pour une fois, nombreuses à progresser parmi les hommes. S'ils procèdent pareillement au rituel exécuté au Caire, ils enterreront leur défunt ainsi: dans la maison érigée au-dessus de leur tombeau souterrain, ils viendront prier et manger pour lui tenir encore compagnie, pendant quelque temps. Que la mort et l'amour se conjuguent ainsi en ce frisquet matin égyptien m'invite, inconsciemment, à reboutonner ma veste. Le temple d'Edfu, loin derrière, n'est plus rien. Seulement des ruines.

En soirée, ce sera le tour du renommé temple de Louxor.

Le ciel étant trop voilé par son smog envahisseur, nous n'avons toujours pas droit à une nuit étoilée. Ce soir-là, chaque pas nous rapproche tout de même d'une merveille inespérée. En contre-plongée, les puissants projecteurs transforment le temple de Louxor en un somptueux palais de colossales colonnes enflammées. Dès l'entrée, bordée de deux imposants pharaons, ces piliers s'élèvent en un corridor royal jusqu'à la cour ouverte, cage de pierre sans toit. C'est le domaine du gigantisme. C'est si inconcevable qu'il ne vous sert à rien de mettre votre imagination à l'épreuve... à moins qu'elle ne soit une olympienne du fantastique! Sur les murs de ce chef-d'œuvre architectural se déploient les talents de gravure et dessin, des artistes de l'Égypte ancienne.

Beaucoup plus délicats et détaillés que ceux des temples gréco-romains, les hiéroglyphes de ce royaume captivent l'attention pour chacun de leurs traits, de leur courbes, de leurs symboles. Car peu importe le dessin, peu importe la position de la statue, peu importe la dimension de chaque trésor de pierre, tout, absolument tout en ces lieux porte une signification, une symbolisation. Les Égyptiens ont entièrement illustré les mythes qui composent leurs religions par ces merveilles. Et le gigantisme de leurs fresques, de leurs temples, de leurs tombeaux ou de

leurs pyramides n'est que le reflet de leur foi sans borne. Par exemple, en ce qui est de la pyramide de Khéops, le travail a nécessité 20 ans, à raison de quatre mois par année. Patience, passion, dévotion. Les Égyptiens ont rédigé leur « Bible » en créant ces miracles, et leur « Parole » ne peut être entendue que par des témoins oculaires victimes de l'inévitable éblouissement. Faites honneur au temple de Louxor : ne le visitez que de soir. Absolument électrisant.

#### RETOUR EN OCCIDENT

Aujourd'hui, quand je me rappelle l'Égypte, je revois d'abord ses verts et touffus palmiers poindre dans tout le paysage. Je sens la chaleur de son soleil inonder mon visage et la douce brise chaude caresser ma peau et mordre dans mes vêtements. J'aperçois encore les Égyptiens se reposer ici et là, assis seuls ou parmi leurs compagnons, la plupart vêtus de djellabas et ornés d'un turban. Sandales fatiguées aux pieds, ils usent les sols des temples où ils déambulent comme d'inépuisables fantômes. Je me souviens aussi de ces rues bordées d'Égyptiens et de ce canal qui parcourt le Caire, épouvantable rivière ordurière.

Je ressens toujours la fébrilité des ruelles marchandes, au cœur d'Assouan, là où les paniers d'épices pimentent l'air et où ce petit enfant aux colliers m'a éternellement tenu la main, si tendrement. Et toujours, j'entends l'appel à la prière, ces louanges vocales qui retentissent dans l'Égypte entière cinq fois par jour, faisant vibrer le cœur des visiteurs. Cet appel, talonné de la prière même, nous a accompagné tout au long du voyage. Debout, dans les entrailles des temples, il nous arrivait si souvent de lever les yeux vers le ciel pour chercher la source du chant ou peut-être pour Le remercier, Ce Ciel, du saint cadeau dont Il venait de nous bénir.

Mais surtout, surtout, je me rappelle tous ces yeux noirs mais enjoués, ces sourires honnêtes trahissant si souvent le manque d'hygiène ainsi que cette foncière fraternité dans les éclats de rires comme dans les attitudes amicales de tous ces Égyptiens rencontrés au rythme d'un bateau, d'une calèche, d'un chameau ou d'une promenade à pied. Si le Nil est le sang, la source de vie de l'Égypte, les Égyptiens, eux, en sont le cœur. Un cœur écarlate qui, depuis cinq mille ans, bat frénétiquement à l'unisson, mais qui, pourtant, ne semble jamais s'esouffler, ni même vieillir.



#### Important

Le comité de rédaction se réserve le droit de refuser tout article qu'il jugera tendancieux, litigieux ou au contenu inexact. Le comité de rédaction se réserve également le droit de corriger tout texte qui lui sera soumis.